

Exposition Les sacristains de l'avant-garde

* Nous voilà
revenus aux salons du
Second Empire

BIENNALE DE PARIS
Florales du parc de Vincennes

La Biennale de Paris se veut trop insolite pour qu'on lui fasse l'injure de la traiter par les procédés traditionnels. Il serait facile d'être méchant, un peu méchant, très méchant même, et d'évoquer encore une fois la fructueuse démagogie ou la décourageante innocence des sacristains de l'avant-garde. Cela n'est pas indispensable. Tout d'ailleurs n'est pas inintéressant dans cette Biennale et j'ai passé, en la visitant par un clair dimanche d'automne, un après-midi plutôt agréable et relativement peu éprouvant sur le plan nerveux. La promenade, à travers l'espianade et le parc floral de Vincennes, est charmante, on revoit toujours avec plaisir le château, un des endroits les plus étranges, les plus noblement perturbateurs, les plus hantés de Paris et, grâce à la présence d'une foule nombreuse et juvénile, l'atmosphère était aussi sympathique que celle d'une fête foraine où des permissionnaires se pressent autour d'athlètes fatigués et de cartomanciennes attendant avec mélancolie leur retraite de la Sécurité sociale. « Sunday, bloody sunday ». Limitons-nous à quelques remarques.

La manifestation ressemble plutôt à un « show » qu'à une exposition de type classique. Accrochage très souple, détours, labyrinthe, cheminement ininterrompu, peu ou pas de cartels, l'anonymat d'une salle des ventes de province, Dieu reconnaîtra les siens, on passe et on ne regarde pas. C'est un espace de fête mais la fête est absente et la mayonnaise ne prend pas, le pire étant que ce type de présentation noie les œuvres les plus intéressantes au milieu d'un fatras de canulars ratés, et que ce que l'on voit le mieux est ce qui est le plus agressif et le plus grossièrement provocant.



Il y a du bon cependant et parfois même du très bon : les voitures du Suédois V. Wahlberg, qui peint un peu comme Edward Hopper, les toiles très sensibles de Ken Danby, un artiste canadien présenté par la France, les remarquables dessins d'Antonio Lopez Garcia. Mais tout cela n'est que goutte d'eau dans la mer, et l'ensemble est aussi médiocre que peu original. Nous avons déjà vu cela cent fois. « We are not amused. » Et je ne parle même pas de la section consacrée à l'art conceptuel, cela serait trop éprouvant.

On nous dit que cette Biennale

« se veut le panorama des tendances les plus nouvelles et les plus actives de cette année 1971 » et qu'elle « tente de faire la synthèse de ce que chaque système comporte de meilleur », l'accent devant être mis sur « certains courants de pensée qui ont de l'importance à travers le monde ». Rien n'est plus difficile à définir et cette manière de procéder, aussi dangereuse que peu libérale, ouvre la porte aux choix les plus passionnels, au règne de l'arbitraire et de la coterie, aux formes les plus désagréables de l'excommunication et du terrorisme artistique : nous voilà revenus aux salons du Second Empire.